

LA PROJECTION GÉOPOLITIQUE DES MEGACHURCHES ÉVANGÉLIQUES AMÉRICAINES

Sébastien Fath

De Boeck Supérieur | « [Revue internationale de politique comparée](#) »

2009/1 Vol. 16 | pages 99 à 117

ISSN 1370-0731

ISBN 9782804103484

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-internationale-de-politique-comparee-2009-1-page-99.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour De Boeck Supérieur.

© De Boeck Supérieur. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

LA PROJECTION GÉOPOLITIQUE DES MEGACHURCHES ÉVANGÉLIQUES AMÉRICAINES

Sébastien FATH

Depuis vingt ans, un nouvel acteur religieux pèse sur la géopolitique : il s'agit des megachurches évangéliques, présentes aujourd'hui sur les cinq continents. Elles se caractérisent principalement par leur nombre de fidèles pratiquants (au moins 2000, chaque semaine) et leur multiactivité. Dotées de moyens considérables, portées par une culture prosélyte, elles oscillent entre le modèle du « cocon » confortable, refuge pour les blessés de la mondialisation, et le modèle du « poste pionnier », base de reconquête chrétienne. Une chose est sûre : adapté à la société de consommation, à l'urbanisation et à la civilisation de la voiture, ce christianisme XXL cosmopolite n'a pas fini d'influer sur les enjeux planétaires.

On dénombrait, fin mars 2008, 1 327 megachurches aux États-Unis¹. Ancrées pour la plupart en terreau protestant évangélique, elles se caractérisent par trois éléments : au moins 2 000 fidèles hebdomadaires, une large gamme d'activités extra-culturelles, et une tendance à l'autocéphalie (pasteur non soumis à une institution supérieure). Elles étaient 400 au milieu des années 1990, et moins de vingt en 1970. Autant dire que le phénomène explose. Dotées d'un budget parfois supérieur à celui d'un club de football de Ligue des Champions, elles crèvent l'écran. Signe qui ne trompe pas : parmi le *Top Five* des vingt-cinq évangéliques les plus influents aux États-Unis en 2007, *Time Magazine* liste quatre pasteurs de megachurches, respectivement T.D. Jakes (1^{er}), Joel Osteen (2^e), Rick Warren (4^e) et Bill Hybels (5^e)². Même un Bernard-Henri Lévy, pourtant peu suspect d'une appétence particulière pour le protestantisme évangélique américain, s'est penché sur la question³, et ce n'est qu'un début. Mais derrière le vertige des chiffres, quel poids géopolitique pour ces Églises XXL ?

1. Voir FATH S., *Dieu XXL. La révolution des megachurches*, Paris, Autrement, 2008.

2. Le troisième est l'évangéliste Billy Graham (cf. FATH S., *Billy Graham, Pape Protestant ?* Paris, Albin Michel, 2002). Dossier « The 25 most influential Evangelicals in America », *Time Magazine*, 5 février 2007.

3. LÉVY B.-H., *American Vertigo*, Paris, Grasset, 2006, p. 73-77.

À partir de leur articulation local-global, ces Églises développent une influence sur deux axes, privilégiant tantôt la serre chaude des convertis, dans une logique de « niche » de marché (cocooning), tantôt la projection vers l'extérieur au nom d'une dynamique pionnière volontariste, au risque de réenchanter le politique.

Du local au global

Dans la Saint-Louis Family Church (Missouri), visitée dans le cadre de cette enquête en avril 2006, le plafond du sanctuaire est couvert de drapeaux du monde entier. N'y a-t-il pas là une saisissante illustration du vieux slogan altermondialiste, inventé dit-on par le juriste et théologien protestant français Jacques Ellul (1912-1994) : agir local, penser global ? La Saint-Louis Family Church n'est pas un cas isolé. Ces drapeaux sont mis en évidence dans de nombreux locaux culturels géants, comme s'il fallait articuler le local de l'église (bâtiment matériel) au global de l'Église (édifice spirituel).

Agir local, car la *megachurch* reste en premier lieu une communauté ancrée dans un espace, un quartier, un périmètre d'action délimité au prix d'un marquage territorial explicite (parking, signalétique, bénévolat de voisinage, etc.). Les dynamiques de réseau n'évincent pas complètement les logiques de territoire : la distance n'est plus métrique, mais elle compte toujours. Elle s'apprécie désormais en fonction de l'équipement des lieux de réseau. L'église est d'abord ce lieu de sociabilité de proximité suréquipé qui permet, grâce à l'usage généralisé de la voiture par les fidèles, de tisser une toile d'influence avoisinant le plus souvent une trentaine de kilomètres de rayon.

Penser global, car l'Église géante, indifférente (le plus souvent) à toute idée d'une religion nationale ou d'une Église d'État, projette crânement ses ambitions à l'échelle de la planète. Forte de sa maîtrise des nouvelles technologies numériques, et d'une capacité d'intervention démultipliée par le nombre de ses militants, elle entend activer l'utopie de l'Église comme corps spirituel planétaire : le local n'est que le microcosme d'une réalité globale à laquelle les fidèles, interconnectés, sont partie prenante.

Qu'il soit local ou global, le Dieu XXL des *megachurches* exerce une influence géopolitique sur la base de deux orientations principales : le *cocooning* ou le poste pionnier.

Cocooning chrétien d'exportation

Un des motifs principaux qui nourrit l'attraction pour les *megachurches*, c'est la sécurité, le calme, l'entre-soi protecteur. Certains iraient à la *megachurch* comme un bobo parisien va à l'Aquaboulevard : avec l'assurance

d'y être bien, de s'y reposer, et d'en repartir plein d'énergie, prêt à affronter un monde difficile où personne ne vous fera de cadeaux. Cette priorité donnée aux « besoins » des convertis, réfugiés dans la serre chaude de « l'enclave », dessine les contours d'un modèle récurrent, celui d'une communauté affinitaire où la convivialité des régénérés est privilégiée, sur un mode relativement consumériste (voire parfois hédoniste) et replié sur lui-même. La foi doit d'abord améliorer la vie quotidienne, faire du bien, rendre heureux et rassurer le chrétien soumis au stress d'une société trop compétitive. L'universitaire Randall Balmer, cité par Patricia Leigh Brown⁴, souligne cette dimension en mettant l'accent sur l'aspiration à un « univers où tout est sécurisé et contrôlé, depuis la température jusqu'à la théologie ». Les membres « n'ont pas à se faire de souci pour la recherche d'une école, de réseaux sociaux ou d'un endroit où manger. Tout est fourni ensemble (*prepackaged*) ». On assisterait ici à ce que l'historien Bill Leonard (Wake Forest University) décrit comme un « *cocooning* chrétien » qui privilégie l'entre-soi, le confort et la sécurité d'une fraternité élective préservée des tumultes du reste de la société. La *megachurch* représenterait la quintessence d'une « religion thérapeutique » adaptée à la « culture consumériste »⁵.

De paisibles chambres d'écho plus que des camps militants

D'un point de vue géopolitique, l'influence de tels cocons religieux pourrait paraître nulle, ou presque. Pourtant, s'il est vrai que ces *megachurches* passent plus pour des lieux de ressourcement que pour des camps militants à la conquête du « monde », elles n'en ont pas moins un certain impact. Celui-ci se jouerait essentiellement sur le mode de la chambre d'écho, espace où une offre policée, qu'elle soit commerciale, culturelle, politique, trouvera une écoute de qualité, de la part de consommateurs attentifs, reposés et (la plupart du temps) solvables. Sans compter que les *megachurches* sont à la mode, elles sont *hype*, à l'image de *l'iPod touch*, des légumes bio (*organic food*), des réseaux Facebook ou du dernier album d'Alicia Keys. Que les candidats à la présidentielle américaine 2008 aient tous, à des degrés divers, arpenté des estrades de *megachurches* au cours des années 2007 et 2008 n'est pas dû au hasard. Des centaines de milliers de fidèles y sont rassemblés dans des conditions optimales d'écoute : à l'abri du stress professionnel, fidélisé par une qualité de communication parfois digne des meilleures émissions télévisées (écrans géants, acoustique parfaite, orateurs rompus à la scène etc.), le pratiquant chrétien venu à la *megachurch* est un fidèle réceptif, actif et branché, et les hommes et femmes politiques l'ont parfaitement compris.

4. BROWN P. L., « Megachurches as Minitowns », *New York Times*, 9 mai 2002, section F, p. 1.

5. RICHET I., *La religion aux États-Unis*, Paris, PUF, 2001, p. 76-92.

Si les *megachurches* attirent les politiciens d'aujourd'hui et demain aussi sûrement que le pollen attire l'abeille, la scène commerciale et culturelle n'est pas en reste. Des firmes de toutes sortes s'intéressent désormais aux *megachurches*, découvrant leur capacité à consommer en réseau au service de fidèles avant tout soucieux de bien-être et d'épanouissement. Le marché cinématographique est un bon exemple. À l'automne 2005, lorsqu'est sorti aux États-Unis le troisième opus d'une série de films apocalyptiques basés sur la série à succès des *Left Behind* (Tim Lahaye), 3.200 écrans géants ont présenté, le premier soir, le film *Left Behind : World At War*, qui met en scène les temps de la fin, à l'heure d'Armageddon et du second retour de Jésus-Christ. Mais aucun de ces écrans géants n'appartenait à un cinéma commercial. C'est principalement dans des *megachurches* évangéliques que Sony Pictures Entertainment a décidé de lancer son film. Exceptions ? Les experts en marketing soulignent au contraire une nouvelle tendance de fond⁶. L'industrie du divertissement a en effet réalisé l'ampleur du marché potentiel concentré dans les nouvelles *megachurches* américaines. Cinquante ans auparavant, ces Églises étaient encore très rares et ne présentaient aucun intérêt commercial. Désormais, les millions de fidèles qui se pressent chaque semaine devant les scènes et les écrans plasma des *megachurches* en vogue ont changé la donne, dessinant les contours d'un marché de « niche » à fort pouvoir d'achat.

Un an avant *World at War*, c'est Mel Gibson qui avait, le premier, accéléré la tendance. Son controversé *The Passion of the Christ* (2004), film-choc consacré entièrement au supplice enduré par Jésus-Christ d'après les Évangiles, rencontra en effet un succès considérable dans les *megachurches*, fascinées par l'accent porté sur l'événement de la Croix, au cœur de leur système doctrinal⁷. Mais plus encore, ces *megachurches* se sont faites agents publicitaires, relayant l'information grâce à leur efficacité technologique et leur capacité de mobilisation en réseau : résultat, en dépit de critiques journalistiques souvent mitigées, voire hostiles, le film remporta un succès colossal au box-office américain, qui stupéfia la profession cinématographique... Et encouragea les *Majors* à s'intéresser de plus près aux *megachurches* et au marché protestant évangélique en général⁸. Le mouvement s'est poursuivi plus tard avec des films comme le premier opus des *Chroniques de Narnia, L'armoire magique*⁹ (2005), *The Nativity*

6. Voir notamment TWITCHELL J. B., *Branded Nation : The Marketing of Megachurch*, College Inc. and Museumworld, New York, Simon and Schuster, 2004.

7. Le crucicentrisme (centralité de la croix) est classiquement un des quatre traits distinctifs des protestants évangéliques, qui constituent le public principal des *megachurches* états-uniennes.

8. Cf. COOPERMAN A., « Coming Soon to a Church Near You, Hollywood Skips Movie Theaters With 3,200-Screen Opening », *Washington Post*, 21 octobre 2005, p. A01.

9. *The Chronicles of Narnia. The Lion, The Witch and the Wardrobe* (de Andrew Adamson, 2005). Ce film, qui a rencontré un très gros succès critique et commercial, est l'adaptation d'un des volumes des *Chroniques de Narnia*, rédigés par l'écrivain anglican Clive Staples Lewis (1898-1963), très à la mode chez les publics évangéliques en raison des nombreuses métaphores chrétiennes développées dans cette œuvre.

*Story*¹⁰ (2006), *Evan Almighty*¹¹ (2007), réadaptation hyper-contemporaine de l'histoire de l'Arche de Noé destinée à accélérer la conscience écologique du public chrétien américain. Et ça continue : avec la sortie très médiatisée du second volet des *Chroniques de Narnia*¹² (2008), rien n'indique un renversement de tendance. Entre accros de l'écran géant, l'industrie du cinéma et les *megachurches* n'ont pas fini de se fréquenter.

Des gated community en version light, enclaves protégées dans un monde dangereux ?

Ce *cocooning* chrétien d'exportation, chambre d'écho attractive pour qui veut faire passer un message politique ou une offre culturelle, apparaît peu redoutable du point de vue de sa force d'impact. Nul activisme idéologique offensif ici, mais une logique de réseau souple, centrée avant tout sur la satisfaction des besoins des membres : on promeut un « christianisme améliorant la vie quotidienne des gens et les rendant heureux »¹³. En suivant cette hypothèse, l'empreinte géopolitique des *megachurches* pourrait évoquer de loin des *gated communities* (communautés fermées), mais sur un mode léger, *light*, qui maintient de multiples passerelles avec la société environnante. En essor depuis trente ans, les *gated communities* se retrouvent aujourd'hui non seulement aux États-Unis, mais aussi dans toute l'Amérique latine, une grande partie de l'Afrique, de l'Asie, de l'Océanie, et même en Europe : de Lisbonne à Moscou¹⁴, de Calgary à Buenos Aires¹⁵, d'Istanbul à Shanghai¹⁶, elles attirent désormais l'attention des chercheurs, des politiques et des journalistes.

10. *The Nativity Story* (de Catherine Hardwicke, 2006).

11. *Evan Almighty* (de Tom Shadyac, 2007). Accueilli par des critiques mitigées (y compris dans les milieux évangéliques), cette comédie à gros budget n'a pas rencontré tout le succès escompté.

12. Cf. *The Chronicles of Narnia. Prince Caspian* (de Andrew Adamson, 2008).

13. WILLAIME J.-P., « Les recompositions internes au monde protestant : protestantisme 'établi' et protestantisme 'évangélique' », in BASTIAN J.-P., CHAMPION F. et ROUSSELET K., (dir.), *La globalisation du religieux*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 178.

14. RAPOSO R., « Gated Communities, Commodification and Aestheticization : the Case of the Lisbon Metropolitan Area », *Geojournal*, vol. 66, novembre 2006, p. 43-56. BLINNIKOV M. and alii, « Gated Communities of the Moscow Green Belt : Newly Segregated Landscapes and the Suburban Russian Environment », *Geojournal*, vol. 66, novembre 2006, p. 65-81.

15. LIBERTIN de DUREN N., « The Location Patterns of Gated Communities around Buenos Aires in a Decentralized Planning Context », *International Journal of Urban and Regional Research*, vol. 30, juin 2006, p. 308-327 ; TOWNSHEND I., « Planning à la Carte : The Location From public Neighbourhoods to Multi-tier Private Neighbourhoods : the Evolving Ecology of Neighbourhood Privatization in Calgary », *Geojournal*, vol. 66, novembre 2006, p. 103-120.

16. GENIS S., « Producing Elite Localities : The Rise of Gated Communities in Istanbul », *Urban Studies*, vol. 44, Avril 2007, p. 771-798 ; POW C.-I., « Securing the 'Civilised' Enclaves : Gated Communities and the Moral Geographies of Exclusion in (Post-) socialist Shanghai », *Urban Studies*, vol. 44, juillet 2007, p. 1539-1558.

Témoins à la fois d'une ségrégation spatiale et sociale accentuée, de la crise du lien social dans les mégapoles et des logiques de distinction mises en œuvre par les nouvelles élites économiques, elles ont toutes pour caractéristique de développer un entre-soi protecteur, marqué par une frontière extérieure et des règles internes contractualisées, destinées à réduire au maximum l'inconfort né de l'infraction au modèle. Il existe aujourd'hui des *gated communities* de personnes âgées, de chrétiens, de musulmans, d'entrepreneurs malais expatriés au Vietnam, de familles nombreuses, de membres d'un même corps professionnel... Décrites par les uns comme une atteinte insupportable au principe républicain d'un espace national ouvert à tous et régi par les mêmes lois, elles sont louées par d'autres, qui mettent en avant le droit de tout individu à s'insérer dans une communauté de vie qui lui plaît et où il se sent protégé. Dans tous les cas, elles posent un défi politique : si la finalité des politiques publiques est l'intérêt général, comment conjurer, dans ces tendances à la « bande à part », le danger d'un déclin de la mixité sociale, à la base de la *Res Publica* ? Car les *gated communities* contribuent à une polarisation de l'espace et à une contestation d'un État providence garant des infrastructures et des services publics.

Les Églises géantes qui choisissent de mettre l'accent sur les vertus de leur cocon socioreligieux paraissent s'inscrire en partie dans cette problématique de polarisation spatiale et de « bande à part ». Dans une société-monde marquée de plein fouet par la globalisation financière, commerciale, culturelle, les *megachurches* proposent en effet, tout comme les *gated communities*, des enclaves protégées dans un monde dangereux, contestant le monopole d'un État providence jugé incapable de répondre à toutes les aspirations de la population. Elles se présentent comme des refuges où respirer, quittant durant quelques heures la pression d'une société ultra-compétitive pour la sécurité d'un entre soi où l'objet essentiel du lieu est de vous redonner confiance en vous, au travers d'un enseignement centré sur les repères et le secours que tout chrétien peut attendre de Jésus-Christ. Elles proposent des cocons réparateurs pour les foules rendues vulnérables aux pathologies sociales de la globalisation économique : stress et solitude, déracinement (migrations), insécurité.

Mais l'image du cocon, de la communauté fermée, a ses limites : contrairement à la *gated community*, la *megachurch* n'est pas un lieu de vie sept jours sur sept. Contrairement à la *gated community*, elle cherche à s'étendre tous azimuts, préférant le modèle de la passerelle à celui de la citadelle. Enfin, les *megachurches* ne se conçoivent pas toujours comme des refuges, des abris.... mais aussi, et peut-être avant tout, comme des postes pionniers, des bases destinées à faire école et à imprégner l'ensemble du corps social.

Nouveaux postes pionniers

Ceci nous conduit au second modèle d'influence géopolitique des méga-Églises. Le *cocooning* chrétien d'exportation est en réalité minoritaire : il est loin de résumer le phénomène. Une majorité de *megachurches* évoquent moins le cocon que le camp militant, le poste pionnier, en articulation forte avec la société globale. Dans la *megachurch*, il ne s'agirait pas vraiment de « soustraire les gens à leur environnement urbain », contrairement à ce qu'avance Donald Miller¹⁷. Le but serait plutôt de les remobiliser sur le mode d'une association volontaire militante, en interaction constante avec le milieu social plus large à travers le travail caritatif, l'engagement local, le sport, le prosélytisme, etc. Le haut niveau d'activités sociales conduites dans la grande majorité des cas par les *megachurches* tend à soutenir plutôt cette seconde hypothèse. Quand une tempête locale souffle, les Églises géantes sont des recours, comme au Québec lorsqu'une offensive du froid particulièrement meurtrière, en 1998, a privé des milliers de Montréalais d'un toit chauffé. La *megachurch* francophone Nouvelle Vie, conduite par le pasteur Claude Houde, a alors accueilli durant trois semaines 500 sans abris, s'attirant la gratitude de la municipalité.

Outre cette activité sociale locale, le souci constant d'attirer le monde extérieur sur leurs campus exprime une autre facette de cet engagement *ad extra*. Loin d'un monastère clôt sur le monde, ou d'un cocon pour classes moyennes nostalgiques de la *Petite Maison dans la Prairie*, les *megachurches* s'apparenteraient ici plutôt à des établissements néocoloniaux, au sens de postes pionniers pensés, voulus et bâtis pour faire école, proclamant au monde environnant que la nouvelle civilisation ainsi affichée a vocation à transformer la société à son image. À l'instar de Chateaubriand qui, dans le *Génie du christianisme* (1802) considérait que « le monde dégénéré appelle une seconde prédication de l'Évangile », l'objectif est de (re)christianiser un monde considéré comme déboussolé, perdu, enténébré, à l'image de l'œuvre emblématique accomplie par la Times Square Church (New York). Cette méga-Église évangélique sans étiquette de 8 000 fidèles a été fondée en octobre 1987 par le pasteur David Wilkerson au cœur d'un quartier ravagé par le crack et la prostitution¹⁸.

Ce modèle du poste pionnier destiné à (re)conquérir des populations perdues remonte à loin. Il renvoie à l'héritage américain de la cité puritaine

17. MILLER D., *Reinventing American Protestantism : Christianity in the New Millennium*, Berkeley, University of California Press, 1997, p. 185.

18. Né en 1931, l'évangéliste et pasteur David Wilkerson est notamment l'auteur d'un des plus grands best-sellers évangéliques, *La croix et le poignard* (*The Cross and the Switchblade*, 1963), vendu depuis à 50 millions d'exemplaires. Ce livre retrace un travail d'évangélisation au sein de la violence et de la drogue des gangs à New York.

voulue comme une cité sur la colline, exemplaire, éclairant le monde, selon le fameux sermon que le gouverneur du Massachusetts, John Winthrop (1587-1649), aurait prononcé en 1630. Dans les deux cas, une foi protestante prosélyte entend proposer un modèle intégré, où l'activité strictement religieuse colore toute la dimension du social (loisirs, économie, engagement social voire politique). Sur le chemin de la « poursuite du bonheur » inscrite dans la *Déclaration d'indépendance* américaine¹⁹, la société pionnière proposée par la *megachurch* est posée en exemple comme les établissements puritains s'affichaient aussi comme modèles de la félicité promise aux élus.

Pas une assiégée, une assiégeante

Un exemple saisissant de cet esprit pionnier nous est proposé par la McLean Bible Church, conduite par un juif converti au christianisme évangélique, Ron Solomon. Les mots utilisés par le pasteur de cette méga-Église font penser, sur le registre de la métaphore, au vocabulaire martial d'Hannibal, d'Alexandre le Grand, de Napoléon ou... du général Custer : il s'agit de conquérir au nom de l'Évangile, le butin se chiffrant en nombre de convertis, voire en mètres carrés desservis par les annexes de la *megachurch*. Interrogé par le *Washington Post*, Ron Solomon n'y va pas par quatre chemins : au risque de provoquer l'apoplexie des chantres du « religieusement correct », il veut convaincre l'ensemble de la population de la région de Washington D.C. que « Jésus est le seul ticket pour le ciel ». Pour cela, sa *megachurch* (plus de 10 000 fidèles) a entamé un processus de diversification multi-sites, destiné à cerner la capitale fédérale. Car « voici la seule cité dont on peut honnêtement dire : 'change cette ville et tu peux changer le monde' »²⁰. L'objectif est donc d'établir une « ceinture spirituelle » tout autour de la capitale, au moyen de neuf implantations satellites prévues dans un délai de dix ans à partir de 2006²¹. Dans un langage imagé d'un goût qu'on peut trouver douteux, Ron Solomon décrit cette stratégie en ces termes : il s'agit d'« entourer Washington et pilonner (*pounding*) Washington »²² avec le message chrétien. La *megachurch*, ici, n'est plus l'assiégée, le cocon-refuge : elle devient l'assiégeante.

19. « Life, Liberty and the Pursuit of Happiness », Déclaration d'indépendance du 4 juillet 1776. Voir COTTRET B., *La Révolution américaine. La quête du bonheur*, Paris, Perrin, 2003.

20. Ron Solomon, cité dans CHO D., « A Pastor With a Drive to Convert », *Washington Post*, 27 juin 2004, p. A01.

21. À dater de 2008, trois de ces neuf implantations nouvelles autour de Washington D.C. sont déjà effectives, à Frontline Arlington, The Internet Campus et MBC Loudoun.

22. Ron Solomon, cité dans KWON L., « Multi-site Church : Risky but Worth It », *Christian Post* (site internet), 6 février 2007.

Sans toujours s'inscrire dans cette rhétorique extrême, de multiples terrains illustrent aujourd'hui l'activisme militant et pionnier des méga-Églises : de l'accueil des handicapés à la lutte anti-avortement, du développement durable à la cause de la liberté d'évangélisation, du combat contre la pornographie à la défense du mariage monogame et hétérosexuel, de la lutte contre la grande pauvreté au soutien à Israël, les champs d'intervention sont protéiformes²³. Mais dans tous les cas, un même impératif : exprimer et faire valoir une différence chrétienne (l'expression « *to make a difference* » est un des mantras préférés des pasteurs de *megachurches*) de la même manière que les pionniers du Nouveau Monde entendaient mettre en place, par petites touches, une nouvelle civilisation.

Du pyromarketing à la lutte contre le SIDA

Parmi les terrains d'engagement international des *megachurches*, c'est le domaine de la lutte contre le SIDA qui a polarisé l'attention des médias depuis quatre ans. Le responsable ? Il n'est autre que Rick Warren. Protestant, de confession baptiste, formé au Fuller Theological Seminary²⁴, ce natif de San José (Californie) est à l'origine de la Saddleback Valley Community Church, une énorme *megachurch* californienne en banlieue de Lake Forest (Orange County), née à partir d'un petit groupe de fidèles réunis dans la propre maison de Rick Warren et son épouse, Kay, en janvier 1980. En 35 ans, tel le miracle de la multiplication des pains mis en récit dans les Évangiles, les quelques miettes du départ ont décuplé, dépassant les 20 000 fidèles.

Miracle ? En réalité, cet essor continu, à l'origine d'un large réseau de nouvelles Églises géantes aux États-Unis et au Canada, est le résultat d'une stratégie multidirectionnelle : cellules de maison, liturgie repensée, visites, diaconat, écoles du dimanche, réunions spéciales, formation à la motivation prosélyte des fidèles et des responsables, ciblage des publics les plus réceptifs, forts de la conviction que Dieu *veut* la croissance numérique des Églises²⁵. C'est par cette rationalisation militante que la communauté a grandi, migrant au passage, en 1995, dans un campus de 79 hectares. Pragmatique, politiquement modéré, combinant simplicité de l'Américain moyen et audace entrepreneuriale, et surtout fervent vulgarisateur du message

23. Voir en particulier les données quantitatives fournies par THUMMA S. L. and TRAVIS D., *Beyond Megachurch Myths. What We Can Learn From America's Largest Churches*, San Francisco, ed. John Wiley and Sons, 2007.

24. Basé à Pasadena en Californie, le Fuller Theological Seminary est un des plus grands séminaires théologiques évangéliques des États-Unis. Il a été fondé en 1947 par le pasteur Charles E. Fuller (1887-1968), célèbre animateur d'une émission radiophonique intitulée *The Old Fashioned Revival Hour*.

25. WARREN R., *The Purpose Driven Church : Growth Without Compromising your Message and Mission*, Grand Rapids, Zondervan, 1995, p. 29.

chrétien, ce corpulent prédicateur accro aux chemises hawaïennes est doté d'une faconde joviale et souple digne de Baloo, l'ours volubile du *Livre de la jungle*. Le voici aujourd'hui entré dans la ronde des grandes stars religieuses du moment. Devenir chrétien ? Ce n'est pas difficile. Pour être heureux, pour goûter aux simples plaisirs de la vie (*bare necessities*²⁶), il convient d'orienter sa vie en fonction de Jésus-Christ, but d'une existence conforme au dessein que Dieu a cultivé pour chacun en nous créant comme individu. Tel est l'objet de son best-seller toutes catégories, *The Purpose Driven Life*²⁷ (traduit en français par *Une vie motivée par l'essentiel*). Publié en 2002, cet ouvrage de catéchèse à destination à fois des chrétiens et des personnes en recherche (*seekers*) a constitué « le » *best-seller* des années 2000 aux États-Unis : plus de 30 millions d'exemplaires vendus par l'éditeur (Zondervan), record mondial de ventes pour un ouvrage de « non-fiction » à dater de 2008.

Divisé en quarante courts chapitres, l'ouvrage tente de répondre à la question du but de la vie à la lumière du message chrétien, à l'aide d'une réflexion dépouillée de jargon, émaillée d'anecdotes et de citations bibliques (tirées de différentes traductions). Sorti fin 2002, l'ouvrage a été diffusé sans passer par la publicité traditionnelle, mais en s'appuyant sur une technique appelée *pyromarketing*. La définition, théorisée par Greg Stielstra²⁸, est la suivante : s'appuyer sur la « niche » des meilleurs clients potentiels (ici, les pasteurs) : leur proposer l'ouvrage en leur demandant de l'utiliser en groupe et en faisant miroiter un bénéfice (augmentation prévisible de la taille de l'assemblée si le livre est utilisé dans des cellules de maison). Ensuite, à l'image d'un feu qui se répand de proche en proche, entretenir un bouche-à-oreille efficace (*buzzmarketing*) sans oublier de communiquer périodiquement sur la hausse des chiffres de vente pour nourrir l'engouement et l'effet de mode. Si le produit ne déçoit pas trop, il y a toute chance qu'on finisse par se l'arracher... Dans un mouvement en partie comparable à celui qui a favorisé la diffusion du film *The Passion* de Gibson, ce *pyromarketing* réussi a propulsé le livre de Warren au firmament, et promu son pasteur au rang de star, régulièrement interviewé ou photographié par les plus grands médias nord-américains.

Rick Warren a choisi d'utiliser sa nouvelle célébrité au service d'une cause mondiale : la lutte contre le SIDA. À l'inverse de certains milieux

26. Allusion à la chanson phare du film de Wolfgang Reitherman intitulé *Le livre de la jungle* (1967, Walt Disney Pictures, adapté du livre de R. Kipling), intitulée *Bare necessities* (*Il en faut peu pour être heureux*). Cette chanson promet l'idée que le bonheur, ce n'est pas compliqué, qu'il est à la portée de la main si on veut bien s'en saisir.

27. WARREN R., *The Purpose-Driven Life : What on Earth Am I Here For ?*, Grand Rapids, Zondervan, 2002.

28. STIELSTRA G., *PyroMarketing : The Four-Step Strategy to Ignite Customer Evangelists and Keep Them for Life*, Hardcover, 256 p.

chrétiens conservateurs qui ont cultivé l'idée que la pandémie meurtrière n'était qu'un « cancer des gays », sanction d'une sexualité perversie, Rick et Kay Warren ont mis en place, à partir de 2005, un sommet mondial de lutte contre le SIDA dans leur *megachurch*, avec comme premier objectif un partenariat direct : chacun des 2 800 petits groupes de Saddleback devait se jumeler avec un village d'Afrique. Ce qui fut fait. Poudre aux yeux ? Volonté de coller aux modes du moment, de s'acheter une image humanitaire médiatiquement rentable ? En partie sans doute, mais pas seulement. Investissant dans la lutte contre le SIDA la même énergie engagée dans l'activité prosélyte, la *megachurch* a catalysé une mobilisation massive, soutenue par une forte rhétorique religieuse justificative, dont l'ampleur atteint une vraie dimension géopolitique.

Lors du premier sommet contre le SIDA, organisé à Saddleback du 21 novembre au 1^{er} décembre 2005²⁹, Warren n'hésitait pas à comparer l'inaction des Églises face au SIDA à l'inaction de beaucoup d'Églises face à l'esclavage au XIX^e siècle. Ces mots sévères ont amorcé un changement d'attitude chez une minorité significative d'évangéliques américains³⁰. Lors du sommet 2007, plus de 50 orateurs internationaux sont venus à Saddleback, dont la candidate démocrate aux présidentielles américaines 2008, Hillary Clinton, ainsi que les épouses des chefs d'État de Zambie et du Rwanda. L'année précédente (2006), c'est le sénateur Barack Obama lui-même, alors déjà prétendant lui aussi à l'investiture démocrate 2008, qui s'était rendu en personne au sommet piloté par Rick Warren. Obama eut droit après son discours à une *standing ovation* de la part d'une assistance évangélique conquise, à la grande surprise d'observateurs plus habitués aux effusions entre évangéliques et Républicains³¹. Au-travers de ces sommets et des partenariats mis en place, le but n'est pas seulement d'accélérer la mobilisation anti-SIDA de la « Planète évangélique ». Il est aussi d'activer un réseau *grass-root* (horizontal) de communautés évangéliques implantées dans toutes les zones à risque où la pandémie fait des victimes, sur la base d'une priorité : non pas tant l'action en amont (prévention) qu'en aval : encadrement des malades, financement des soins, pédagogie de terrain afin d'éviter la stigmatisation des victimes de la maladie. Cet apostolat anti-SIDA s'insère dans une vision encore plus globale, le plan PEACE³², opération humanitaire basée sur un réseau horizontal de 400 000 églises. Amorcé

29. Le thème de ce sommet 2005 était « Disturbing Voices » : *Les voix qui dérangent*. Allusion à une maladie qui gêne beaucoup de chrétiens américains, tentés de se désintéresser de la lutte contre le SIDA sous prétexte que cette maladie serait une sanction d'un mode de vie contraire aux lois divines.

30. JORDAN P., « Rick Warren hosts AIDS Conference to reverse Evangelicals' Neglect », dépêche agence ABP, 2 décembre 2005.

31. DIONNE E. J. Jr., « Message from a Megachurch », *Washington Post*, 5 décembre 2006, p. A29.

32. PEACE est un acronyme pour : « Promote reconciliation. Equip servant leaders. Assist the poor. Care for the sick. Educate the next generation » (Promouvoir la réconciliation, Équiper des leaders au service des autres, Assister les pauvres, Prendre soin des malades, Éduquer la génération future).

en 2005 au Rwanda avec l'accord du président Kagamé³³, ce plan est destiné à répondre aux plaies structurelles qui affectent l'Afrique d'après Warren : déficit éducatif, pandémies, misère, *leadership* « égocentrique », et vide spirituel.

Toutes les *megachurches* ne sauraient naturellement être comparées, dans leurs initiatives sociales et humanitaires, à l'œuvre anti-SIDA ou l'opération PEACE mise en place par Rick Warren. Mais avec leur ambition globale, leur armada de bénévoles, leur maîtrise de la révolution numérique et leurs ressources financières (plus de 7 milliards de dollars en 2005 pour l'ensemble des méga-Églises états-uniennes), des centaines d'entre-elles développent, à des échelles plus modestes, un entrepreneuriat humanitaire international dont les acteurs politiques tiennent désormais le plus grand compte. À l'image des ONG^s confessionnelles, nombre de *megachurches* états-uniennes se sont positionnées aujourd'hui comme des acteurs géopolitiques incontournables sur le terrain humanitaire.

En-dehors du SIDA, les causes globales qui mobilisent aujourd'hui les *megachurches* ne manquent pas : l'enjeu de la liberté religieuse, particulièrement sensible aux États-Unis, est ainsi régulièrement soulevé par les pasteurs de *megachurches*, dans la ligne des positions prises par l'Alliance Évangélique Universelle³⁴, très préoccupée par les nombreuses discriminations (voire persécutions) rencontrées par les protestants évangéliques dans les pays hostiles au changement de religion. Plus surprenant, une autre cause planétaire attire aujourd'hui l'attention des *megachurches* : celle du réchauffement climatique. L'ancien vice-président Al Gore n'a pas hésité à arpenter les estrades des méga-églises pour défendre sa « vérité qui dérange » : avec un certain succès, puisque le géant protestant évangélique commence à se mobiliser sur la question, et se trouve désormais pris au sérieux par des acteurs environnementalistes séculiers comme le WWF au motif que ces évangéliques « ont des réseaux d'amitié dans des endroits où le reste de la communauté environmentaliste n'en a pas »³⁵. Ce qui élargit à de nouveaux publics l'impact géopolitique d'une action corrective sur l'environnement.

33. Cf. VAN BIEMA D., « Warren of Rwanda », *Time Magazine*, 15 août 2005.

34. L'Alliance Évangélique, créée en 1846 à Londres, est le plus ancien et le plus important réseau international évangélique, rassemblant environ 400 millions de fidèles. Doté de peu de pouvoirs, il s'implique dans l'organisation d'événements fédérateurs, et défend la liberté religieuse.

35. Larry J. Schweiger, président de la National Wildlife Association, cité dans GOODSTEIN L., « Evangelical Leaders Swing Influence Behind Effort to Combat Global Warming », *New York Times*, 10 mars 2005.

Diplomatie informelle et politique locale

Où s'arrête l'influence géopolitique des *megachurches* ? Certainement pas aux frontières humanitaires. Le champ étroitement politique n'est pas ignoré par ces Églises, même si la politique internationale, tout comme la politique nationale, n'apparaît pas prioritaire, ni pour les pasteurs, ni pour les fidèles³⁶.

Poursuivant une tradition initiée par l'évangéliste Billy Graham entre les années 50 et les années 70³⁷, certains pasteurs de *megachurches* n'hésitent pas à user de leur influence pour des opérations de diplomatie informelle : officiellement, le Département d'État n'est pas au courant... Mais officieusement ? Sans pouvoir encore le prouver (il y a embargo sur les documents), on peut imaginer que les missions de bons offices parfois accomplies par l'évangéliste Billy Graham en marge de certaines de ses croisades internationales (Amérique du Sud en particulier) trouvent aujourd'hui un prolongement dans l'entreprenariat international conduit par certains *megapasteurs*. Le meilleur exemple est sans doute le périple de Rick Warren (encore lui !) en Syrie en 2006. En des temps où les relations américano-syriennes sont au plus bas, quel scénariste aurait imaginé l'entrevue entre un dictateur oriental alaouite et un pasteur évangélique yankee en chemise hawaïenne ? Rick Warren l'a rêvé, Rick Warren l'a fait, au début du mois de novembre 2006, en rencontrant successivement le président syrien Bashir El Assad, son ministre des Affaires étrangères Walid Al-Mu'allim, le ministre de l'Éducation supérieure Ghiath Barackat, et le grand mufti Sheikh Badr al-Din Hassoun...

L'agence de presse officielle syrienne se fendit ensuite d'un communiqué expliquant que Warren et sa délégation « ont souligné que l'administration américaine a tort de ne pas engager le dialogue avec la Syrie »³⁸. Appliquant la maxime de Machiavel, « Diviser pour régner » (*Divide Ut Imperes*), le régime syrien entendait bien utiliser Warren pour faire passer le message : les Américains sont en réalité désunis quant à l'attitude à adopter vis-à-vis de la Syrie, puisqu'un pasteur aussi peu suspect de partialité pro-syrienne était capable de désavouer son propre gouvernement ! Accusé de se laisser grossièrement manipuler par le régime syrien³⁹, Warren répondit à ses détracteurs par un communiqué de presse expliquant que son voyage en Syrie n'est « ni officiel, ni politique », résultant plutôt d'une « promesse faite à son voisin (ou à son prochain) musulman » en Californie. Mais la suite du communiqué de presse indique que Warren a bien consulté

36. THUMMA S. L. and TRAVIS D., *op. cit.*, 2007.

37. Cf. FATH S., *op. cit.*, 2002.

38. Dépêche « President al-Assad discusses with American Pastor Warren relations between Syrian and the USA », agence SANA, Damas, 12 novembre 2006 (H.Zein, Ghossoun).

39. Cf. TOOLEY M. D., « Purpose-Driven Terrorism », *Frontpagemag.com*, 15 novembre 2006.

des experts de la Syrie à Washington avant de voyager... et développe plusieurs points à caractère indéniablement politique, comme la reconnaissance du bon traitement des chrétiens par le régime syrien, un éloge de l'accueil fait aux réfugiés irakiens, et un encouragement au dialogue américano-syrien⁴⁰. Pas de politique, vraiment ?

Une ligne majoritairement libérale et conservatrice

Ce poids géopolitique multiforme n'est pas réductible à une formule, il ne se résume pas dans une idéologie, il ne se poste pas dans un seul camp. Mais toutes les données quantitatives confirment qu'il travaille en majorité pour une conception libérale de la société, marquée par le libéralisme politique (démocratie, État de droit) et le libéralisme économique (libre entreprise)⁴¹. À ce libéralisme ouvertement assumé s'ajoute un agenda moral conservateur, dominé par la défense de la famille traditionnelle (monogame, hétérosexuelle et fidèle), mais aussi par le plaidoyer pour la reconnaissance du rôle de la religion comme garant des valeurs. Aux États-Unis, cet agenda libéral et conservateur se double souvent d'un patriotisme exacerbé (*God Bless America*), nourri de la mythologie fondatrice d'une Amérique comme nation élue, à laquelle s'adosse une défense passionnée, bien qu'ambigüe, d'Israël comme matrice première du plan divin : s'opposer à Israël revient alors à s'opposer à Dieu⁴². Il n'est pas difficile de retrouver, parmi les *megachurches* états-uniennes, le profil du *condottiere* protestant conservateur décrit par Ariel Colonomos⁴³.

Deux d'entre eux ont tiré leur révérence en 2007 : Jerry Falwell (1933-2007) et James Kennedy (1930-2007). Le premier s'est beaucoup appuyé sur sa *megachurch* de Thomas Road (Virginie) pour valider et diffuser son message ultra-conservateur, héraut d'une supposée Majorité morale (*Moral Majority*) dont l'activisme a indirectement contribué à l'élection du Ronald Reagan en 1980. Quant à James Kennedy, à la tête de la Coral Ridge Presbyterian Church (Floride), il n'a cessé, durant ses 47 ans de pasteur en chef (*senior pastor*), de plaider *urbi et orbi* pour une politique conservatrice fondée sur une orientation théologique spécifique, la *Dominion theology*. Quoique minoritaire chez les fondamentalistes, cette sensibilité théologique composite n'en dispose pas moins d'une certaine influence, récemment

40. Rick Warren, communiqué de presse au sujet de son voyage en Syrie, 16 novembre 2006.

41. Voir en particulier les deux enquêtes quantitatives (2000 et 2005) conduites par le Hartford Institute for Religion Research sur les *megachurches* états-uniennes (dont les principaux résultats apparaissent dans Scott Thumma, *op. cit.*, 2007).

42. FATH S., « Le poids géopolitique des évangéliques américains : l'exemple d'Israël », *Hérodote*, ed. La Découverte, 2005, p. 25-40.

43. COLONOMOS A., « Les nouveaux condottieri protestants », *Églises en réseaux. Trajectoires politiques entre Europe et Amérique*, Paris, Presses de Sciences Po, 2000, p. 159-169.

renforcée par de nouveaux renforts venus des rangs charismatiques. Elle défend une vision post-millénariste fondée sur l'idée que le Royaume de Dieu sera établi sur terre par l'œuvre politique des chrétiens.

La ligne de crête du discours de Kennedy ? L'idée que l'Amérique doit (re)devenir une nation chrétienne, au prix d'une lutte culturelle et politique acharnée qui passe par la formation d'hommes d'État chrétiens et conservateurs. Le pasteur presbytérien James Kennedy n'a pas ménagé ses efforts pour parvenir à ses fins. Appuyé sur une *megachurch* prospère et dynamique (5 500 fidèles), il a mis en place un réseau diversifié (Coral Ridge Ministries, fondé en 1974) doté d'un budget annuel de plus de 30 millions de dollars, qui diffuse sur les ondes et sur internet, bien au-delà des frontières de la Floride, la bonne parole conservatrice d'une Amérique puritaine à reconstruire. Si James Kennedy comme Jerry Falwell se sont retirés de la scène, d'autres poursuivent sur un axe réactionnaire assez similaire.

Les megachurches, enjeu de la campagne présidentielle 2008

Au vu des moyens mis en œuvre, on comprend que les pasteurs de *megachurches* constituent une clientèle potentielle très courtisée par les états-majors républicains qui n'entendent pas se faire « doubler » par les démocrates, au grand effroi de ceux qui craignent de voir triompher, dans ces collusions, une offensive théocratique⁴⁴. De Barack Obama à Hillary Clinton côté démocrate, de John McCain à Mike Huckabee côté républicain, aucun des finalistes pour les investitures des deux principaux partis politiques états-uniens n'a négligé les *megachurches* lors de la campagne 2008, au point que le mensuel *Christianity Today*, observant les débats dans les méga-Églises, y a vu une « primaire dans la primaire »⁴⁵. Ancien pasteur baptiste lui-même, le prétendant républicain Mike Huckabee s'est révélé aussi à l'aise sur les estrades des méga-Églises que dans les salles de conférence, jouant sur son profil religieux et conservateur pour séduire l'électorat évangélique traditionnel : comme le souligne le *New York Times*, « la chaire a été son tremplin »⁴⁶. Mais son adversaire John McCain, un temps en froid avec la droite chrétienne, ne lui a pas laissé le champ libre : il s'est réconcilié avec Jerry Falwell avant la disparition de ce dernier⁴⁷, avant de bénéficier, le

44. PHILLIPS K., *American Theocracy : the Peril and Politics of Radical Religion, Oil, and Borrowed Money in the 21st Century*, New York, Penguin Group (ed. Viking), 2006.

45. Cf. PULLIAM S., « The Megachurch Primaries », *Christianity Today*, février 2008, p. 66-69.

46. KANTOR J. et KIRKPATRICK D. D., « Pulpit Was the Springboard for Huckabee's Rise », *The New York Times*, 6 décembre 2007.

47. Lors des primaires républicaines de l'an 2000, McCain avait identifié Falwell et Pat Robertson à des « forces du mal », avant de s'excuser le 1^{er} mars 2000. Six ans plus tard, McCain délivrait un important discours inaugural à Liberty University (l'université de Falwell) le 13 mai 2006, louant les positions de Jerry Falwell concernant la guerre en Irak.

27 février 2008, du soutien public de John Hagee, au grand dam de Mike Huckabee⁴⁸. Le pasteur John Hagee est à la tête de la *megachurch* de Cornerstone à San Antonio (Texas). Sans étiquette confessionnelle, cette méga-Église texane de 19 000 fidèles défend une théologie ultra-conservatrice, violemment anti-homosexuelle et explicitement anti-catholique, caractérisée aussi par un soutien absolu aux intérêts d'Israël, y compris dans ses expressions les plus extrêmes⁴⁹. Avec beaucoup d'habileté politique, McCain a par ailleurs rendu public son changement d'étiquette confessionnelle : il est passé du camp épiscopalien au camp baptiste⁵⁰, arguant du fait qu'il fréquente, depuis une quinzaine d'années, une *megachurch* baptiste, la North Phoenix Baptist Church (Arizona), dotée de près de 8 000 fidèles... Les baptistes passent pour beaucoup plus populaires et évangéliques que les épiscopaliens, réputés élitistes, sans enthousiasme et... snobs. C'est ainsi que le McCain brocardé pour sa tiédeur religieuse, son manque de zèle évangélique, s'est acquis, sinon l'enthousiasme de l'électorat religieux, du moins sa relative bienveillance, atout maître pour obtenir l'investiture républicaine.

Mais il ne faudrait pas imaginer les *megachurches* comme la chasse gardée des républicains. Les limiers des candidats démocrates ont flairé, dans les auditoriums géants, des terrains de chasse giboyeux. Hillary Clinton et Barack Obama n'ont rien cédé à Huckabee et McCain en matière de démarchage à destination des *megachurches*. En témoigne la présence d'Hillary Clinton au sommet mondial contre le Sida organisé par l'Église de Saddleback, en 2007 : en tant que candidate démocrate, Hillary Clinton y délivra un discours « bardé de références bibliques et de réflexions sur sa propre foi »⁵¹. Elle entendait donner la preuve de son intérêt pour l'activisme réformiste des *megachurches*, s'affichant ouvertement aux côtés de Rick Warren, un des pasteurs évangéliques les plus médiatiques des États-Unis : un signal fort en direction de l'électorat évangélique modéré. Mais Hillary la méthodiste est moins à l'aise, dans l'exercice, que son mari, le baptiste Bill Clinton, dont la culture religieuse plus populaire s'accommode mieux des grandes estrades évangéliques. Du coup, le redoutable adversaire direct d'Hillary Clinton à l'investiture démocrate a saisi l'occasion pour investir à son tour le terrain électoral potentiellement fructueux des *megachurches*.

Parti, au départ de la campagne pour l'investiture, avec le handicap quasi irrémédiable d'une réputation religieuse incertaine (rumeurs sur une iden-

48. RILEY J., « Huckabee Surprised by Hagee's McCain Endorsement », *The Christian Post*, 29 février 2008.

49. Le 7 février 2006, John Hagee a fondé une nouvelle organisation judéo-chrétienne au service de cet agenda pro-israélien : *Christians United for Israël* (CUFI). Cette organisation entend explicitement influencer le Congrès des États-Unis, au nom d'un argumentaire biblique.

50. « McCain Identifies Himself as a Baptist », dépêche *Associated Press*, 16 septembre 2007.

51. BLOOD M. R., « Clinton Urges Sweeping Action on AIDS », *Washington Post*, 29 novembre 2007 (dépêche *Associated Press*).

tité musulmane, ou syncrétiste), c'est sur les *megachurches* que Barack Obama a appuyé une part importante de sa stratégie de conquête en direction de l'électorat chrétien. À l'automne 2007, sa visite à la *megachurch* évangélique afro-américaine de Caroline du Sud, la Redemption World Outreach Center, a de ce point de vue marqué un tournant médiatique. Le sénateur Obama ne se rendait pas dans cette *megachurch* en terrain conquis, d'autant plus qu'il n'a lui-même pas le profil d'un protestant évangélique, bien qu'il ait déclaré à plusieurs reprises entretenir « une relation personnelle avec Jésus », dans la plus pure tradition des réveils évangéliques⁵².

La *megachurch* évangélique afro-américaine qui l'accueillait était certes assez modérément politisée, plus proche du cocon réparateur que du camp de base pour militants révolutionnaires, mais elle était loin d'être 100 % acquise aux thèses d'Obama. Elle n'en constituait pas moins une bonne chambre d'écho potentielle, histoire de faire « passer le message » auprès des électeurs chrétiens afro-américains du Sud des États-Unis. De ce point de vue, Obama a très intelligemment atteint son objectif : par son volume (10 000 fidèles présents ce dimanche), la *megachurch* a fonctionné comme une caisse de résonance si efficace que CNN, Fox News et nombre de médias nationaux, ont fait le déplacement (images spectaculaires assurées) et relaté, par le menu, le message simple qu'Obama souhaitait faire passer ce jour-là : comme le titrait la chaîne CNN sur son site internet, le lendemain de l'intervention d'Obama dans la *megachurch* de Caroline du Sud : « le GOP (Parti Républicain) n'est pas propriétaire des questions liées à la foi »⁵³.

Qui conseilla à Obama une telle intrusion dans l'univers des *megachurches* ? Nombreux sont ceux qui, dans son entourage, l'ont aiguillé dans cette direction, à l'instar des entourages des autres candidats, parfaitement informés du rôle clef désormais joué par les *megachurches* dans la formation de l'opinion publique états-unienne. Dans le cas d'Obama s'ajoutait un effet de génération : né en 1961, le candidat à l'investiture démocrate a grandi en même temps que les *megachurches*, la courbe de sa notoriété accompagnant la croissance asymptotique des Églises géantes. Il n'y a pas seulement eu parallélisme, mais croisement, puisque Barack Obama a participé durant vingt ans, comme membre actif, à la croissance de la Trinity United Church of Christ, une *megachurch* de 8 000 membres basée à Chicago. Son pasteur principal, le charismatique révérend Jeremiah Wright Jr, l'a inspiré par sa théologie sociale et afrocentrique, allant jusqu'à

52. Fils d'un père économiste et athée et d'une mère sans religion, le sénateur démocrate Barack Obama se rattache à la United Church of Christ, une petite Église protestante pluraliste de tendance réformée (calviniste), influencée par un certain libéralisme théologique, et assez éloignée des orientations évangéliques.

53. Site <http://www.cnn.com/2007/POLITICS/>, 8 octobre 2007 : Petre Hamby, « Obama : GOP doesn't own faith issues », (CNN).

lui souffler le titre de son second livre (et manifeste de candidat à la présidence) : *L'audace de l'espoir*⁵⁴.

L'exemple de la campagne 2008 pour les investitures démocrates et républicaines aux États-Unis illustre une certaine évolution : si leur milieu religieux majoritaire (le protestantisme évangélique) reste clairement libéral et conservateur, les *megachurches* n'en sont pas moins diverses, car leur spécificité tient dans leur forme sociale nouvelle, pas dans un kit idéologique unique. On y trouve des ténors réactionnaires, sur le modèle de l'ultra-réactionnaire Jerry Falwell (1933-2007), mais aussi des entrepreneurs humanitaires à mi-chemin entre Tintin au Congo et la candidature au prix Nobel de la paix (Rick Warren en Syrie), en passant par l'activiste politique régional, stratège d'une vaste communauté aux frontières élastiques, comme le pasteur et sénateur démocrate James Meeks (Salem Baptist Church, Chicago). Au total, les tentations d'intervenir directement sur la scène politique au moyen d'une candidature sont moins la règle, que l'exception. Depuis une décennie, l'heure est plutôt au lent recul de la politisation directe, même si la présidence Bush Jr peut donner, à tort, l'impression inverse. Les riches heures de la Majorité Morale et de la Christian Coalition (fers de lance de la Nouvelle Droite Chrétienne pilotés par Jerry Falwell et Pat Robertson) appartiennent au passé, et la génération vieillissante ou éteinte des Falwell, Robertson ou Kennedy recule au profit d'une nouvelle génération de quadras et quinquas plus modérés dont les porte-drapeaux sont les pasteurs Bill Hybels, Joel Osteen, ou Rick Warren. Le *New York Times* décrit ce processus comme un « changement de priorité »⁵⁵, tandis que l'hebdomadaire *Newsweek* parle d'une « crise d'identité évangélique », avec le dilemme suivant : « sexe ou justice sociale ? »⁵⁶.

Finies, les harangues politiques précédées de cantiques ? Pas toujours. De la même manière qu'en France, la scène médiatique guette les prises de position électorales des vedettes de la chanson, les médias états-uniens font volontiers leurs choux gras des prises de position partisans des pasteurs qui s'y risquent. Mais la tendance est à la prise de distance par rapport à une politisation radicale. Les thèmes que Falwell ou Robertson agitaient en chaire comme des chiffons rouges pour bétonner le vote chrétien conservateur font moins recette dans l'arène des *megachurches* du début du XXI^e siècle. Enquêtant pour l'hebdomadaire français *Paris Match* sur la *megachurch* de Lakewood (Texas), Anne-Sophie Lechevallier observe que « les sujets qui

54. OBAMA B., *The Audacity of Hope, Reclaiming the American Dream*, New York, ed. Crown, 2006.

55. LUO M. et GOODSTEIN L., « Emphasis Shifts for a New Breed of Evangelicals », *New York Times*, 21 mai 2007.

56. Dossier coordonné par MILLER L., « An Evangelical Identity Crisis », *Newsweek*, 13 novembre 2006, p. 25-33.

divisent les États-Unis, comme l'avortement ou le mariage homosexuel, sont soigneusement évités »⁵⁷. Pour ratisser large ?

Des églises « locales »

Quelles que soient les options choisies par les pasteurs, une chose est sûre : par leur puissance de mobilisation, leur impact médiatique, leur efficacité financière et leur force de frappe militante, les méga-Églises nord-américaines représentent des forces géopolitiques dont l'impact dépasse largement les frontières des États-Unis.

Suivant qu'elles se profilent plutôt comme des cocons, ou des postes pionniers, les effets sociopolitiques différeront en partie : accent sur l'entre-soi protecteur pour les blessés de la globalisation, ou base pionnière conquérante. Mais quelle que soit la tonalité dominante, les *megachurches* dessinent le profil d'Églises « locales », souvent revendiquées comme telles⁵⁸, qui influent puissamment sur les processus de globalisation mais aussi de cosmopolitisation, au sens où Ulrick Beck les définit : la consolidation d'acteurs de la société civile, organisés en réseau, aptes à peser sur le politique⁵⁹. Pour quel avenir ?

57. LECHEVALLIER A.-S., « Le charisme du prédicateur n'est rien sans la batterie médiatique », *Paris Match*, « Match du Monde », numéro spécial « L'Amérique, cette inconnue », mars-avril 2006, p. 57. Voir tout le dossier sur les *megachurches*, p. 52-57.

58. ROBERTS B. Jr., *Glocalization. How Followers of Jesus Engage a Flat World*, Grand Rapids, Zondervan, 2007.

59. BECK U., *Qu'est-ce que le cosmopolitisme ?*, Paris, Aubier, 2006. Voir aussi *Pouvoir et contre-pouvoir à l'ère de la mondialisation*, Paris, Aubier, 2003.